

à s'épancher y sont fort rares. Le livre n'en est pas moins d'une lecture prenante, par la sincérité essentielle qui le caractérise, abstraction faite des mérites multiples et variés qui en composent l'attrait.

En écrivant le *Puison*, l'auteur, M. Georges WILLAME, dont les lecteurs de *Wallonia* ont pu apprécier le talent sous des formes diverses également attrayantes⁽¹⁾, a accompli l'œuvre que tous les littérateurs projettent, qu'on aime parce qu'on y met l'intime de soi, et que bien peu réalisent. Son roman est un livre harmonieux et robuste, honnête et sérieux, paré du charme vivant des évocations de jeunesse. Il est plein d'adroites et véridiques peintures, qui nous retracent aussi heureusement les mœurs bureaucratiques que les scènes de la vie villageoise. Les deux microcosmes dont il suscite sous nos yeux l'agitation pittoresque nous sont exactement et pleinement restitués. M. WILLAME est un pénétrant observateur, qui sait animer un récit en notant le détail qui signifie, et qui exprime avec une clairvoyante netteté la psychologie propre à chacun de ses personnages.

Sa prose est précise et ferme, élégante sans luxe d'ornements. En petites touches fines et sûres, avec un réalisme lucide et discret, il fait vivre sous nos yeux ses héros villageois et citadins. Il sait nous intéresser à ce qui l'intéresse, parce qu'en dehors de l'art secret dont il pare son récit, il sait voir largement et profondément, et exprimer comme il voit.

Dans son livre, paysans et fonctionnaires sont des hommes dont, grâce à sa minutieuse investigation, nous connaissons, non seulement les tics extérieurs, mais l'âme enclose et les sentiments intimes. Par ailleurs, ce consciencieux auteur se hausse à la psychologie sociale lorsque, par exemple, il étudie l'évolution des mœurs rurales, lorsqu'il envisage et compare avec une philosophie saine et perspicace la vie fiévreuse des cités et la calme existence des champs.

Et c'est en poète fervent qu'en d'autres pages il célèbre filialement les sites et les traditions de son petit pays nivellois, paisible et frais, « au clair et mobile sourire », qu'il en pénètre le charme discret, et qu'il transcrit les conseils que dicte la Terre maternelle à ceux qui ont l'âme assez grave pour les comprendre.

Bien qu'il soit bourré d'idées, ce n'est pas un ouvrage à thèse que ce livre d'émotion contenue, de sincérité, de clairvoyance et d'équilibre. On en peut tirer des préceptes de santé morale, mais il lui suffit de se classer d'emblée parmi les meilleurs romans que nous ait valu la belle floraison wallonne de notre littérature française. Dès à présent, dans la bibliothèque où s'alignent les œuvres savoureuses d'un KRAINS, d'un DES OMBIAUX, d'un DELATTRE, d'un GLESENER, d'un CHOT, la région nivelloise a trouvé l'évocat le plus digne et le plus averti.

Le *Puison* porte la marque d'un esprit patient et réfléchi, positif et

(1) Notre revue a publié, de lui, plusieurs études de folklore, et, plus récemment (t. XV, 1907, p. 310), un beau poème wallon, *Mirèye*, dédié à Frédéric MISTRAL.

scrupuleux, qui n'entend pas sacrifier aux faciles coquetteries d'auteur, et qui veut mériter pour chaque page sa propre satisfaction de lettré rigoureux avant de l'offrir à la foule. L'écrivain est divers et complet. Il donne une égale sensation de plénitude, soit qu'il raconte avec humour, d'un crayon alerte, une farce de bureau, ou qu'il décrive le spectacle d'une distribution de prix au chef-lieu, soit qu'il nuance de fine sensibilité une scène d'idylle ou d'agonie, soit qu'en narrant d'amicales conversations, il nous initie à sa compréhension de la destinée.

Et pour tout dire, sur ces pages claires et substantielles, sur cette œuvre probe et vibrante, il plane un grand souffle salubre. On aimera ce livre pour la philosophie humaine, généreuse et vaillante qui l'imprègne. A la fois indépendante et soumise à l'acceptation du devoir, elle se confond avec le culte pensif de la terre natale... Cette philosophie, l'auteur la condense quelque part en ces lignes mémorables :

« Savourant la paix de l'heure, Framont se dit qu'il devait être bon de vivre une vie saine, sans besoins factices, dans un coin de nature comme celui-ci, à la fois tranquille et vivant. Il se sentit une âme fraternelle pour les êtres et pour les choses qui l'entouraient; il pensa aux siens avec une tendresse accrue; il envisagea la vie comme un bienfait chaque jour renouvelé et qu'il fallait accepter d'un cœur simple; il comprit que la sagesse était d'ouvrir sur toutes choses des yeux d'enfant, émerveillés et candides; de ne rien mépriser; d'essayer de comprendre avec sympathie, de remplir sa tâche avec bonne volonté; d'aborder sans présomption les grands problèmes de la vie et de la destinée; d'obéir, d'une âme soumise et ferme, aux avertissements de la conscience; d'être soi-même partout et toujours, et il vit nettement qu'une telle sagesse, appliquée avec constance, c'était aussi le bonheur, tout le bonheur qu'il était raisonnable de demander à la vie. Et quand il descendit vers le Puison par l'autre versant, il se sentit plus qu'auparavant jeune, alerte, compréhensif, tolérant et sincère, et il admira de se trouver si intimement touché par la contemplation solitaire de la fin d'un jour sur les flancs d'un vallon ».

Cette page, où s'exalte une sensibilité magnanime, suffit à prouver qu'on trouve dans le livre de M. Georges WILLAME la collaboration du cœur et du cerveau, et qu'il sied d'inscrire le *Puison* parmi les œuvres précieuses qui unissent au prestige littéraire le témoignage d'une belle conscience.

Charles Delchevalerie.

o o o

HUBERT KRAINS : *Figures du Pays*, nouvelles. Bruxelles, Association des Écrivains belges (Dechenne et C^{ie}). — Un vol. in-8° (18 × 12,3), 277 p. Prix : fr. 3,50.

Lors de l'apparition, en 1904, du *Pain noir*, nous avons tenté de caractériser, dans *Wallonia*, le viril talent de M. Hubert Krains. A propos de ce livre puissant et substantiel, si équilibré, si émouvant en son âpre sobriété, nous avons cherché à esquisser la physionomie littéraire d'un écrivain à qui sa prose nerveuse et probe, sa force d'évocation drama-

tique, son mépris hautain de l'effet facile et la sensibilité contenue dont s'imprègne son pessimisme ont valu, dans nos jeunes lettres, la vigoureuse originalité d'une figure de premier plan.

M. Krains, qui par ce beau roman avait conquis la maîtrise, vient de publier un recueil de six nouvelles qui s'intitule *Figures du Pays*. Comme dans le *Pain noir*, il y évoque des paysages et des caractères de sa paisible et grave Hesbaye familière. Comme dans le *Pain noir*, il y trace portraits, épisodes et décors de façon définitivement impressionnante, avec les mots de tout le monde, et dans une forme volontairement si discrète qu'elle semble sans couleur. Dans ce nouveau volume, l'auteur s'égale aux plus caractéristiques interprètes de la vie des champs. Il est, en effet, plus qu'un savoureux auteur de terroir, plus que le chantre d'une région quand, envisageant les êtres et les choses sous leur aspect d'éternité, il exprime tant d'humanité profonde dans un cadre exigü de nature idyllique, dans les agitations de quelques âmes demeurées simples, natives et traditionnelles, exemptes des complications de la civilisation et du cosmopolitisme comme de l'enfièvrement de la vie urbaine. Son village, il le fait surgir, sous notre regard intérieur, avec une vivante exactitude, avec une émotion secrète, avec une rare vigueur pathétique — en cet instant typique de l'évolution rurale où la multiplicité des communications et des échanges commence à transformer la psychologie du campagnard.

Sous leur forme concise, ferme et souple, ces récits sont — on l'a dit avec raison — plus que du réalisme. Il s'y mêle une poésie poignante dans sa discrétion, un charme ineffable et pénétrant, fait de fraîcheur et de sévérité, de tendresse et d'amertume, grâce auquel les caractères au sculptural relief qui s'y confrontent échappent à tout reproche de sécheresse.

Le *Phosphate*, la première nouvelle du cahier des *Figures du Pays*, c'est l'histoire de la brouille qui sépare longuement deux familles de vieux cultivateurs — naguère fraternellement unies — parce que l'un des deux a eu la chance de découvrir dans le sol de ses prés un gisement du précieux engrais minéral dont la trouvaille a naguère agité la Hesbaye.

Dans l'*Éillet rouge*, le drame naît, poignant et concentré, de la détresse taciturne d'un malheureux employé, follement amoureux de sa femme, une belle paysanne inconsciente dont la trahison le conduit au suicide.

Cornélie, c'est la simple vie d'une servante, fille des Linotte, qui, placée à la ville, vient voir ses parents, les quitte, séjourne à l'étranger avec ses patrons, et revient au village, après une triste aventure sentimentale, pour y mourir de la phtisie sous les yeux d'un amoureux silencieux.

Avec la *Planète*, nous voyons un jeune ouvrier maçon, épris d'une jolie fille de fermier, tenter la fortune dans l'espoir de se faire agréer du père de celle qu'il aime. Le pauvre diable, désorbité, arrache à ses vieux parents la somme qu'ils tenaient en réserve, la risque au jeu, la perd, et,

dans la noire folie de ses remords et de l'amour impossible, va se noyer dans un étang.

Une harmonieuse et lancinante mélancolie nuance la *Chanson du soir*, la frêle et claire romance qui résumait l'espoir d'un cœur aimant, et qui se tait dans le crépuscule indifférent, le jour où la sensible fillette qui chantait voit son amour dédaigné.

L'*Étranger*, qui complète la gerbe de ces histoires sincères, ajoute à la symphonie une note d'humour en montrant comment les habitants d'un village, à l'instigation du plus envieusement malveillant d'entre eux, déterminent au départ un brave homme dont le crime est d'être venu du dehors, et de ne raconter ses affaires à personne....

Rien d'extérieurement romanesque dans l'originale beauté de ces pages si saines et si sobrement expressives, d'un art si pur qu'elles semblent écrites sans art. Et pourtant, quel sentiment subtilement évocateur les anime ! Lisez, par exemple, ce bref croquis de paysage, pris au hasard, dans l'humble odyssée de la servante Cornélie :

« En septembre, Cornélie, qui tâchait maintenant de s'occuper, mena » la vache paître le long des fossés. L'herbe était encore verte, mais les » feuilles tombaient. On abattait les pommes et les noix. Au pied des » chênes s'entassait une moisson de glands. C'est l'époque où les bestioles » font leurs provisions pour l'hiver. Les loirs, les fouines, les écureuils » trottaient parmi les feuilles mortes ; les campagnols et les mulots rôdent » sous l'herbe. Les hirondelles, qui préparent leur exode, se rassemblent » sur les toits. Des bandes de grues passent, haut dans le ciel. Elles » s'avancent en angle, d'un vol lent et grave, en poussant des cris plain- » tifs. Quand les gamins sifflent sur leurs doigts, elles se disloquent, » s'entremêlent, formant un nuage noir, une tache confuse qui bientôt » s'étire ; pendant quelque temps, elles s'en vont à la queue-leu-leu, » en zig-zag, comme un long serpent ; puis elles reprennent leur position » primitive : la forme d'un angle qui glisse sans bruit dans l'air liquide. » Par les trouées ouvertes dans le feuillage des arbres, on aperçoit des » lambeaux de ciel, bleus, satinés, illuminés par un soleil clair ou mou- » chetés de petits nuages blancs. Et une odeur enivrante monte de la » terre, l'odeur des feuilles qui commencent à pourrir. »

Quel mouvement, quelle harmonie et quelle puissante sensation de la périodique déchéance des choses en ces lignes dont la plénitude et la netteté font penser à Flaubert ! Dans leur modestie rigoureusement dépourvue d'ornement, ces nouvelles captivent bien autrement que telles œuvres que rehaussent tous les superficiels raffinements de la joaillerie verbale.

En fait, quelques personnages dont, sur le sol lointain où il séjourne, il a su remémorer, en psychologue précis et sûr, les qualités et les défauts, la laborieuse énergie, la probité, le stoïcisme tranquille, l'attachement à la terre, et aussi l'avidité, la sournoiserie, la méfiance, l'égoïsme et l'entêtement, ont suffi à M. Krains, dans ce livre comme dans les précédents, pour donner à un petit monde rural le durable prestige de l'émouvante vérité.

Il s'est classé parmi les plus nobles et les plus substantiels de nos écrivains. Ce loyal conteur d'histoires hesbignones nous apparaît désormais comme le prince d'un territoire aux amples et calmes paysages, peuplés de héros volontaires et taciturnes. Dans la vaste campagne plate où les villages, parmi l'océan des cultures, sont comme des îles de verdure autour de leurs clochers, la fuite impalpable du temps est bercée par la chanson du vent dans les feuilles. Les hommes s'y meuvent selon le rythme d'une vie élémentaire, lente et monotone.

Ils restent soumis aux traditions qui, dans les temps anciens, organisèrent la tribu : le chef de famille y est autoritaire, les hommes y sont rudes et les femmes craintives. Dans la galerie des êtres que la pensée de M. Krains a dotés de la vie surnaturelle, s'il est, parmi les silhouettes féminines, des Circés qui affolent, il y a aussi quelques aïeules crucifiées, quelques pauvres femmes nées pour la souffrance muette et perpétuelle, dont il a su traduire le martyre humble et secret avec une délicatesse et une force qui atteignent à la plus pure et à la plus haute expression du sentiment.

Aussi bien, quoi qu'il s'attache souvent à démontrer l'inanité des rêves, on trouve encore un conseil de vaillance dans la loyauté de son pessimisme. Une âme essentiellement humaine, éprise de la splendeur des choses et de la noblesse de vivre, se reflète en ses livres.

Et c'est une joie pour nous de saluer l'œuvre nouvelle où s'affirme une fois de plus ce créateur à la pensée harmonieuse et virile, au cœur infiniment sensible, et de reconnaître en l'évocatrice fidèle des *Figures du Pays* un de ceux en qui, pour l'honneur d'une contrée, s'éclaire victorieusement la conscience de la Race.

Charles Delchevalerie.

HISTOIRE.

MAURICE HOUTART : Les Tournaisiens et le roi de Bourges.
Tournai, Casterman, 1908. — Un vol. de XVI-604 p. (*Annales de la Société historique et archéologique de Tournai*, nouv. série, t. XII.)

Les Annales de la Société historique, dont l'intérêt grandit chaque année, ont été consacrées cette fois entièrement à l'étude d'une question des plus intéressantes de notre histoire locale et qui n'avait jamais fait l'objet d'un examen approfondi.

La situation bizarre et anormale de Tournai au XV^e siècle, l'attitude singulière de Philippe-le-Bon vis-à-vis de cette petite enclave perdue au milieu de ses États et conservant toujours son individualité propre, voilà les problèmes que M. HOUTART s'est chargé de résoudre. Ces questions sont à présent, et grâce à lui, parfaitement et scientifiquement établies.

Notre histoire locale comportait-elle un plus intéressant tableau que celui de l'inébranlable fidélité vouée à la couronne de France, du dévouement juré par ce petit peuple « décidé à tout plutôt qu'à forfaire sa

loyauté? » Si les efforts des rois de France avaient tendu à soustraire notre ville à l'action de la Flandre et à développer en elle un profond attachement à la royauté, il n'en est pas moins surprenant de constater la résistance ferme et opiniâtre qu'elle oppose à la politique centralisatrice et absorbante des ducs de Bourgogne.

M. HOUTART a déchiré le voile d'obscurité qui nous empêchait de comprendre, en se basant sur les documents conservés dans notre dépôt d'archives et en y joignant sa profonde perspicacité d'historien.

L'ouvrage de M. HOUTART mérite que nous l'analysions en détail.

Tournai, au XV^e siècle était une des plus notables villes du royaume et sa population atteignait près de 50.000 habitants. La cité devait surtout sa prospérité à la draperie, industrie qui faisait la richesse des villes flamandes et notamment de Gand, ce qui explique la solidarité économique qui unit ces deux villes.

Les discordes sociales allaient peu à peu miner cette éclatante prospérité : d'une part, le patriciat, extrêmement puissant ; les marchands, touchant au patriciat par les rangs supérieurs et au peuple par les conditions inférieures ; d'autre part le peuple, la démocratie urbaine, forte par sa masse, expression vivante de la cité.

Les patriciens et les marchands eurent souvent une attitude indécise et équivoque, car si leurs intérêts les poussaient vers les ducs de Bourgogne, leur loyalisme les retenait attachés à la France.

Les Armagnacs s'étant posés dès le début en « adversaires du roi », les Tournaisiens prirent nettement parti pour les Bourguignons, et lorsque Jean-sans-Peur fut entré à Mortagne, on salua avec joie l'avènement de la puissance Bourguignonne, non sans toutefois rester dans une juste et nécessaire neutralité.

Les années passent ; Charles VI est mort. « L'Anglais avait Paris, toutes les provinces du Nord et l'alliance du duc de Bourgogne ; l'autre, le roi de Bourges, ne régnait qu'au sud de la Loire. De ces deux rois de France, quel sera celui des Tournaisiens? » Sans hésiter ils avaient accordé leur estime à Charles VII, non sans toujours éviter les manifestations bruyantes qui auraient pu mécontenter le duc. Lors de « l'élevation des bannières » tous « jurèrent de vivre et de mourir en l'obéissance du roi Charles. » Cette cérémonie avait été la consécration de la puissance démocratique et les conséquences devaient bientôt se faire sentir ; car le peuple, commandé par quelques « coryphées de la démagogie » eut tôt fait de jeter par dessus bord tous les maîtres honnis, de réclamer et d'obtenir une organisation purement et complètement démocratique.

Plus que jamais notre ville s'était montrée la fidèle alliée de la France.

Mais la poussée révolutionnaire grandit toujours et le peuple, mené par les démagogues les plus violents, ne tardera point à commettre les pires excès. Les patriciens bannis « eux, les pilotes héréditaires, par des gens de petit état venus l'on ne savait d'où » éprouvaient une colère sourde de se voir supplantés et une peine profonde en assistant à la décadence de la cité. Aussi tentèrent-ils de rentrer subrepticement dans la ville ; le complot fut découvert et déjoué.

La chute, pourtant, était proche. La ville ne pouvait plus longtemps demeurer aux mains d'administrateurs aussi impériteux et d'émeutiers prêts à toutes les violences. L'exaspération des « factieux » contre les marchands était au paroxysme. Ne sentaient-ils point le terrain s'échapper et ne prévoyaient-ils pas la sévérité de la réaction ? « Malaise, marasme des affaires, charges écrasantes et augmentation des impôts, crise monétaire, renchérissement de la vie, défiance générale, exaspération des uns, lassitude des autres, telles sont les circonstances qui préparèrent la contre-révolution. »

Les démagogues furent totalement battus, les chefs exécutés ou bannis. Alors commença la restauration des institutions bourgeoises et le 15 août 1428, la bourgeoisie reprenait la direction des affaires.

Tel fut le drame qui se déroula dans l'intérieur de notre ville. Que se passait-il au dehors pendant ces sanglantes émeutes ? La France s'était ressaisie, grâce à la miraculeuse arrivée de Jeanne d'Arc. Aux victoires succédèrent les fêtes et réjouissances publiques par lesquelles les Tournaisiens célébrèrent le sacre de Charles VII. Mais, comme le fait remarquer M. HOUTART, « on ne trouve point trace d'une explosion populaire comme celle qui avait salué la naissance du Dauphin en août 1423, lorsque les sonneries de cloches, les feux de joie, les festins et les jeux célébrèrent pendant trois jours et trois nuits l'espoir de la dynastie ; c'est que les temps sont changés, que le peuple a perdu ses meneurs au verbe enflammé, que les marchands qui règnent ont le patriotisme plus mesuré. »

Quelles belles pages que celles où M. Houtart nous rapporte les exploits de l'héroïque bergère ! On lit avec passion les rapports des Tournaisiens et de la Pucelle, laquelle, dans l'infortune comme aux heures glorieuses de victoire, « sentit les cœurs des loyaux Français de Tournai battre avec le sien. » Aussi, nous raconte l'historien, quand elle se fut trouvée environnée d'ennemis et bien près de la mort, c'est vers Tournai qu'elle tendit une dernière fois les mains !

Bref après huit années de luttes désastreuses, la situation se trouvait ramenée à son état primitif, car il fut aisé de rétablir l'ancienne oligarchie. Les élections de 1431 hissèrent au pouvoir les marchands et les patriotes. Malheureusement la ville sortait de ces troubles affaiblie et ruinée ; la décadence serait prompte.

Ici s'arrête l'ouvrage de M. HOUTART, au moment où la chute irrémédiable de Tournai va commencer ; il ne restera plus de la riche et vaillante cité que son loyalisme inattaquable : les fleurs de lis étaient toujours immaculées !

Le travail de M. HOUTART apporte une pierre nouvelle et précieuse à l'édifice qui s'élève peu à peu et dont les formes se dessinent déjà précises et nettes. On avait jusqu'ici négligé presque entièrement les débuts du XV^e siècle et la situation de notre ville à cette époque était bien obscure et bien vague dans les esprits.

Les difficultés qu'il a dû surmonter ne nous échappent point et nous ne voudrions pas les laisser ignorer. Il disposait, en effet, de pièces justi-

ficatives peu nombreuses encore qu'imparfaites : des histoires de Tournai insuffisantes, quelques recueils de chroniques, des chartes, publications des Consaux, livres de comptes, décisions judiciaires et surtout des Lettres closes.

M. HOUTART a dû étudier ces documents avec soin et patience, deviner parfois les obscurités du langage diplomatique et recourir souvent à des interprétations et des déductions interlinéaires.

A ce titre nous affirmons qu'il a fait une œuvre éminemment historique et qu'il dispose de toutes les qualités d'un bon historien : la précision, la sagacité, la perspicacité et un jugement impartial.

Mais le travail de M. HOUTART est encore digne d'admiration au point de vue formel et structural. Car il a « compris » son époque, il a vécu la vie de ses héros, il est entré dans l'âme et dans le cœur de ses personnages et ainsi, nous a-t-il épargné les efforts pénibles et les difficultés de lecture d'un récit technique, pour nous offrir un travail alerte et élégant, de style rapide, vif, coloré et expressif, au point que nous dirions que certains passages relèvent du roman historique, de l'époque même, plus que du travail scientifique : telles sont les pages émouvantes qui racontent les touchants faits d'armes de la Pucelle.

En un mot, ouvrage méthodique et précis, doublé d'une facture très littéraire, œuvre d'un érudit et d'un styliste.

Ajoutons cet ouvrage à celui de M. HOCQUET sur le XVI^e siècle, à ceux qu'il prépare sur le Moyen-Age, et aux études de M. DESMONS sur le XVII^e siècle et nous pourrons bientôt, par la juxtaposition de ces travaux et la fusion de ces efforts, saluer l'apparition de la première *Histoire de Tournai*, digne de ce nom, c'est-à-dire dégagée des imperfections, des obscurités et des erreurs que n'ont pas su vaincre et surmonter nos anciens historiens locaux.

Walther Raves.

Faits divers

Le monument Montefiore, à Esneux. — La commune d'Esneux a inauguré le 19 juillet un monument, érigé par souscription publique, à la mémoire de la châtelaine du Rond-Chêne, Madame Hortense Montefiore, née Bisschofsheim.

Madame Montefiore était l'objet d'une véritable vénération dans le pays, en raison de son inépuisable charité. On lui doit la création d'un asile pour enfants chétifs et convalescents, dont l'existence a été assurée à perpétuité par la générosité de sa fondatrice. Par testament elle a disposé d'un legs royal en faveur des indigents du canton, et cette munificence dernière a permis de créer un hôpital intercommunal modèle. Mais toute la vie de cette femme au cœur noblement ému, s'est poursuivie en actes d'une charité ingénieuse et d'une générosité illimitée.

On conçoit l'empressement unanime avec lequel la population approuva l'initiative de l'Administration communale d'Esneux, voulant commémorer par un monument public le souvenir aimé de la Dame du Rond-Chêne. Jamais souscription publique ne fut accueillie avec un plus grand succès. Tout le monde effectivement s'y associa, pauvres et riches, et jusqu'aux plus humbles ménages donnèrent leur obole. Le monument d'Esneux est donc vraiment l'hommage de toute une population reconnaissante — et le geste honore à la fois Celle vers qui il s'élève et ceux dont l'élan unanime, spontané, cordial et fervent assura sa réalisation.



M. Oscar BERCHMANS

(Cliché de l'Illustré Wallon, Bénard, édit. Liège.)

a donné du monument la description suivante :

« Sous ses traits purs, à la fois sévères et doux, et d'une généralité volontairement anonyme, son allégorie de la Sollicitude est bien telle qu'elle devait être pour intéresser le passant, par le discret langage d'une attitude emblématique, à la traduction d'une grande et touchante idée.

« Aussi longtemps que le régime de la justice et de la solidarité ne sera pas établi, la bienfaisance garde, hélas ! son opportunité, et les plus farouches revendicateurs ne nieront pas qu'elle donna des raisons de s'ennoblir à de beaux caractères. On comprend plus profondément cette vérité en contemplant le monument réalisé par M. Berchmans.

» Robuste et grave, dans le fier épanouissement de la maturité, la Dame

Le monument s'élève au milieu d'une avenue dont les hauts arbres lui font une parure frémissante. Il est dû au jeune et réputé statuaire liégeois Oscar BERCHMANS, dont le talent souple, robuste et gracieux s'est déjà affirmé, notamment, dans l'exécution du mémorial Mignon et du monument Philippet, à Liège. « Il a accompli sa tâche avec les ressources d'un métier serré, mises au service d'un goût parfait et d'un sens décoratif particulièrement heureux. Son œuvre, très justement comprise, a grande et noble allure, en sa claire beauté d'allégorie sans complication, sobrement expressive et néanmoins très humainement attachante. »

Ainsi s'exprime, dans l'*Express*, notre collaborateur Charles DELCHEVALERIE, qui

de Bon Accueil qu'il nous montre est imposante et magnanime. Dans le modelé de sa stature, dans la savante harmonie des draperies qui la vêtent, l'artiste a su exprimer la grâce en même temps que la force. La



Le monument Montefiore à Esneux.

Vue prise dans l'atelier de l'artiste.

(Phot. Ernest SENTK.)

tête droite, elle tient les yeux clos, et ce symbole correspond à une délicate pensée de l'auteur qui a voulu évoquer le scrupule égalitaire d'une protection qui se veut tutélaire pour tous et n'entend pas céder aux préférences.

« Elle entoure de ses bras, elle serre contre elle trois petits êtres souffreteux, aux anatomies malingres, frileusement blottis contre la poitrine hospitalière, et son geste est assez généreusement enveloppant pour qu'on y sente l'impulsion d'un cœur attentif aux misères des petits; mais la méditative sérénité du visage aux paupières baissées, l'étreinte même n'ont pas ce caractère d'effusion par quoi se révèle la profondeur et l'intensité du sentiment maternel. Elle est d'intention et de volonté, la Protectrice des petiots, qui sommeillent en confiant abandon sur son sein, et son ample giron est prêt à bercer d'autres mioches en détresse, mais elle n'est pas la Mère : il y a là une nuance que le sculpteur a exprimée avec une subtile et pénétrante précision.

» Dans sa grandeur calme, dans la distinction et la tranquillité de ses lignes, cette œuvre réfléchie n'a rien qui ne puisse être compris, pour ainsi dire, inconsciemment. Elle confère le style monumental à la figuration plastique d'une éloquente scène de vie, en quoi se concrétise la secourable pensée qui inspirait les actes de la personnalité dont Esneux veut honorer la mémoire. Sous ses divers aspects, de profil comme de face, cette pure effigie de la Bonté en action montre une beauté décorative égale et harmonieuse. Ce groupe est d'un artiste aussi savamment avisé que consciencieux, et le sentiment viril et tendre dont l'auteur l'a imprégné séduira tout le monde par l'émotion contenue, par le tact ennemi de toute sensiblerie, par les qualités de mesure et d'équilibre qui caractérisent une inspiration particulièrement probe et sincère. »

o o o

L e neuvième centenaire de Notger. — A l'occasion de cet anniversaire du fondateur de la cité une cérémonie commémorative a eu lieu à Liège, le 12 juillet, sur l'initiative commune de l'*Institut archéologique* et de la *Société diocésaine d'Art et d'Histoire*. Dans ses proportions regrettablement modestes (elle se bornait à une messe solennelle et à une séance académique) cette cérémonie a parfaitement réussi. Tous les patriotes ainsi que les autorités locales s'y sont du reste associés.

A la séance publique tenue en la grande salle de l'Université, M. le professeur Godefroid KURTH, historien de Notger, a fortement montré la haute portée des manifestations de ce genre, qui nous donnent une conscience plus forte du sentiment national, en élevant nos âmes dans la contemplation des grandes œuvres et des grands hommes de notre passé.

M. KURTH a résumé le rôle de Notger en disant qu'il fut un grand vassal, un grand chef d'Etat, et le véritable fondateur d'une grande cité.

Comme vassal et prince de l'Empire, Notger fut le génial collaborateur de la maison de Saxe dans l'œuvre de civilisation du X^e siècle ; il fut le serviteur fidèle dont le dévouement suivit ses rois partout, surtout en Italie. Ce dévouement éclata notamment quand, jeune encore, Othon II mourut laissant orphelin un tout jeune prince. Notger et Gerbert, qui devint plus tard le Pape Sylvestre II, s'unirent pour sauver l'empire et conserver le trône à cet enfant. Ces faits, si importants qu'ils furent en

leur temps, ne nous émeuvent plus guère aujourd'hui, et cependant, à suivre la correspondance de ces prélats, à reconnaître entre les lignes de leurs brèves épîtres, leurs inquiétudes, la grandeur de la tâche entreprise, leurs efforts vaillants pour sauver malgré tout la couronne d'un enfant, il est impossible de n'être pas touchés, et de ne pas reporter au Pape et à l'évêque de Liège la gloire du succès obtenu.



Couverture de l'Evangeliaire de Notger.

Ivoire du X^e siècle.

(Cliché Bénard, édit. Liège.)

Chef d'Etat, Notger a correspondu admirablement aux grands desseins des Othon. Ceux-ci, instruits par les révoltes qu'ils avaient vu sans fin déchirer leur empire, en étaient venus à confier aux évêques les grands fiefs de cet empire : les évêques n'avaient point d'héritiers directs à

redouter pour le prince ; les prescriptions de leur foi leur rendait la fidélité obligatoire. Rien de plus sage, dès lors, que de faire des principautés ecclésiastiques, les meilleurs points d'appui de la royauté. C'est ainsi que l'Etat de Liège s'est formé de la réunion au domaine ecclésiastique de divers comtés, tel celui de Huy. Cette principauté remise à sa garde, Notger s'attache à l'organiser, à en fixer, à en fortifier les frontières flottantes : de là, les châteaux-forts de Thuin, Fosses ou Malines.

Préoccupé d'assurer la sécurité de la Capitale, Notger, suivant un plan d'ensemble, entoure la ville d'une enceinte de remparts, fortifiée elle-même par des églises, par des tours au type puissant. Le fleuve au cours approfondi et élargi, complète cette défense.

Ainsi se fonde, ainsi s'affermi, grâce à Notger, un Etat qui durera huit siècles, sans frontières naturelles, sans unité de langage, dans la paix d'une neutralité armée.

Dès sa naissance, le jeune Etat réunit en lui un ensemble de libertés que d'autres lui envieront, qui se développera avec le concours du peuple et qui se maintiendra aussi longtemps que l'accord de l'autorité et de la liberté.

Là fleurissent les arts, comme suffirait à le prouver l'évangélique où Notger s'est fait représenter à genoux dans l'ivoire ouvragé. Là fleurit surtout l'instruction. Notger, suivant la voie ouverte par son prédécesseur Eracle, développe les écoles au point de faire d'elles les premières de l'Occident : Chartres seule, peut-être, a pu rivaliser alors avec Liège. Grâce au pontife fondateur et à ses successeurs, Liège prend la tête de la civilisation intellectuelle européenne, Liège se place, pour le haut enseignement, à un rang qu'elle n'a plus occupé depuis lors.

Les lois sont réformées comme s'est étendue l'instruction. Un droit local s'établit à Liège, plus humain, qui prend la place des lois barbares. Une certaine autonomie politique se révèle dans la cité. Notger a préparé de loin le régime communal : Liège aura bientôt une administration à soi.

Une seule tache a souillé la mémoire du grand homme : un stratagème odieux et sacrilège, un abominable massacre, suite de la prise en trahison de Chèvremont. Cette prétendue surprise, ignorée de tous les chroniqueurs contemporains, s'est glissée, grâce à des interpolations frauduleuses, dans le texte des historiens les plus rapprochés de Notger : dans ANSELME, dans RUPERT, plus tard dans GILLES D'ORVAL. Après eux, JEAN D'OUTREMEUSE a mensongèrement amplifié tous les détails du méfait imaginaire. La critique historique a, depuis, rétabli le texte premier d'ANSELME, étudié les correspondances du temps, et prouvé que si Notger a fait détruire Chèvremont d'où l'oppression descendait sur sa ville, nulle trace sérieuse ne se rencontre de la perfidie légendaire.

L'histoire proclame en pleine assurance qu'aucune tache ne reste sur la mémoire de Notger. C'est à bon droit et sans réserve que peut se manifester vers lui l'admiration et la reconnaissance de la cité et du pays.



Une Wallonne

Madame la Comtesse de Stainlein

Son caractère - Son action philanthropique - Ses poésies (1)

Il existe une œuvre primordiale et supérieure à réaliser dans la vie, une œuvre de vérité et de noblesse, la plus haute qui soit, mais à laquelle les hommes rêvent peu, surtout à notre époque de complications enfiévrées et d'agitations à fleur d'âme : C'est celle qui consiste à vouloir édifier la perfection non dans un livre, non sur la toile, non dans la plastique ou le décor des choses, non dans l'expression chantante des instruments, mais... dans le secret du cœur.

C'est celle de l'être qui aspire incessamment à appliquer avec ferveur et simplicité, dans les actes condensés de chaque jour, des pensées d'une rayonnante, d'une émouvante beauté.

Aimer d'un amour total un idéal de perfection intérieure, vivre les yeux de l'âme rivés à cet éblouissant foyer, dans une exaltation continue, généreuse et militante, n'est-ce pas la plus belle des réalisations humaines et celle qui donne à tout l'être, dans le respect sacré de ce qu'il porte en lui, la plus douce et la plus convaincante majesté ?

N'est-ce pas un reflet de la perfection absolue rendu vivant et agissant ?

(1) *Poésies*, par Mme la comtesse Valérie DE STAINLEIN-SAALENSTEIN, précédées d'une préface de M. A. THIERNESSE, curé d'Oneux. — Paris, Fischbacher, 1908. In-8 de XVI + 282 pages. Prix : 3,50.

Faut-il s'étonner dès lors que cette œuvre-là, d'une portée si impérieusement féconde cependant, soit justement celle qui semble le moins séduire les esprits ?

N'est-ce pas celle, en effet, qui demande le plus de rigueur envers soi-même, de clairvoyante gravité, de renoncement, d'effacement volontaire dans un religieux respect de la conscience ? Et peut-être ne serait-il pas bien malaisé d'en dénombrer les exemples véritables dans un pays au cours d'un siècle....

C'est précisément un de ces génies doux et forts de la vie intérieure que notre région wallonne a récemment perdu.

Le 15 avril dernier s'éteignait paisiblement à Comblain-au-Pont, Madame la Comtesse Valérie de Stainlein-Saalenstein, fille de M. Gérard Nagelmackers et de M^{lle} Sophie Dupont, tante de M. le sénateur Emile Dupont. C'était une créature d'élection, et son nom, pour tout Liégeois, depuis plus d'un demi-siècle, était synonyme d'inaltérable et bienfaisante bonté.

L'admirable femme avait su, dès sa première jeunesse, concevoir son rêve. Par des méditations ardentes d'une étonnante maturité à cet âge, — c'était entre sa quinzième et sa vingtième année, — elle lui avait, en quelque sorte, fait prendre corps dans sa pensée, le dégageant nettement, lui donnant des lignes précises et définitives.

Et parce qu'elle l'avait ainsi conçu avec une force singulière, parce qu'elle l'aima avec un enthousiasme de feu, elle sut aussi le vivre intégralement. Elle sut le défendre avec une rare vaillance contre les défections de toutes sortes, contre les railleries parfois ou les incompréhensions des médiocres ou des lâches.

A travers les amertumes et les immenses deuils d'une douloureuse existence, elle sut aussi le mettre scrupuleusement en pratique, toujours conforme à elle-même, toujours guidée par les mêmes indéfectibles principes de la plus généreuse élévation.

En elle régnait pleinement ce qu'un poète a si justement appelé « le don d'enfance », cette sorte d'exaltation extatique, illuminée de la pureté première, de l'absolue droiture, de l'accord idéalement sincère entre les pensées et les actes. Et ce fut là, surtout, la raison de ce charme profond, inexprimable, qu'elle garda jusque sous les rides de l'extrême vieillesse, de cette fraîcheur, de cette exaltation — parfois frénétique, — devant toutes les manifestations du bien et de la beauté. Par opposition, c'est ce qui nous explique aussi ses indignations intransigeantes devant les spectacles, ou à la seule évocation du mal, nobles élans qui donnaient

tout à coup à ses yeux restés d'azur, une saisissante et merveilleuse clarté, et qui faisaient trembler de si touchante manière l'éternel voile noir de son bonnet de deuil.

Un semblable caractère constitue un phénomène tellement rare, si surprenant peut-être, tout au moins si anormal au regard de la généralité, à notre époque de désarroi et de tristes conflits moraux, qu'il est du devoir de ceux qui ont pu l'admirer, d'extérioriser dans la mesure de leurs forces, le rayonnement de cet exemple.

I

Depuis maintenant vingt-six ans, la comtesse de Stainlein s'était réfugiée en cet abri feuillu de Comblain, si bien protégé, si bien dissimulé aux regards par les sapins et les rochers qui bordent la route du village, et qu'enveloppent seuls le large vol des corneilles et le silence impressionnant du paysage. Elle y abritait



Sa maison de Comblain

pieusement une grande douleur toujours saignante, toujours vivace, cette solitude sans fond que lui avait laissée au cœur la perte du dernier des siens, son unique et admirable fils.

En ce milieu comme partout où elle avait passé, elle fut la haute conscience éclairant son entourage, de même qu'elle fut la

fée bienfaisante, fée étrangement maternelle et douce, de cette douceur recueillie que possèdent seuls ceux dont la tristesse est un abîme.

Et les austères beautés de son vallon sauvage ne savent pas qu'elles ont perdu l'âme qui les poétisait, qui les vivifiait de son ardente bonté, qui parfois aussi, savait les contempler avec la fervente envolée lyrique d'un Lamartine et qui, comme autrefois son fils, « parfumait les sentiers » de ses rêves d'infinie pitié pour tous les vaincus de la vie, de ses rêves de rénovation sociale, d'une rénovation qui serait surtout celle des âmes.

Seule désormais, la piété du souvenir pourra nous représenter encore la frêle silhouette endeuillée, avançant rapide et résolue, la tête légèrement penchée de côté, vers la terre, comme toute enfermée en sa pensée, ou prête à recevoir la plainte des cœurs souffrants.

Une longue robe noire, vierge de tout ornement ; le geste doux de deux mains exquisement fines, portant le « sac aux dons », deux bandeaux de souples cheveux gris toujours prêts à se soulever, à s'échapper des dentelles retombantes comme les ailes de son esprit, si prompts à prendre leur vol ; deux yeux dont le regard ne se posait que distraitement sur les choses, mais tout inondés de lumière intérieure ; un inextricable fouillis de rides fines, creusées par quelque trente années de méditation douloureuse, et sur lesquelles passaient, avec une acuité lancinante, les moindres nuances émotives de l'âme recueillie : Telle elle était, en sa touchante simplicité !...

Et ce refuge de Comblain !... Qui a pu y pénétrer une seule fois sans se sentir, à nouveau, invinciblement attiré par l'impressionnante atmosphère de paix intime et de naturelle élévation qui régnait dans la douce maison si modeste, si hospitalière aux humbles et aux amis, si imprégnée, si débordante de la poésie des grands souvenirs, comme de son parfum coutumier de jasmins et de roses !...

Au cœur de cette retraite, resplendissait, ainsi qu'en un transept d'église, l'idéal et lumineux portrait — en toutes saisons orné de fleurs — du fils disparu.

Sous le regard aimé de ses chers morts qui la contemplaient de toutes les murailles, entre ses deux seuls et fidèles serviteurs, l'émouvante comtesse s'agitait, s'enquérât incessamment du sort des proches, cherchait toute frémissante, le remède aux innombrables détresses que chaque heure nouvelle amenait à sa porte.



M^{me} la comtesse de Stainlein,

à l'âge de 52 ans.

Souvent elle se levait avant l'aube, après une nuit d'insomnie, pour faire prendre des nouvelles de quelque infortune spéciale, de quelque enfant malade dans la vallée, ou pour exécuter quelque résolution bienfaisante née de l'inquiétude du moment.

Et jamais rien de ces inconcevables fatigues — à un âge où chacun croit avoir droit au repos — ne transparaisait en son attitude ! Aucune plainte ne révélait une défaillance de cette énergie surhumaine. Elle ne déplorait que la fuite du temps « Chaque jour, écrivait-elle, et même parfois la nuit, soit dit au » figuré, on manque au moins un train, souvent plusieurs, et » ainsi, de fièvre en fièvre s'en va la vie ! Je ne puis dire à quel » point je souffre de ce mal ! » Néanmoins, toujours, elle prodiguait les mêmes accueils chaleureux, les mêmes gestes de bonté spontanée, les longues et patientes sollicitudes à pénétrer les esprits et les cœurs qui l'intéressaient.

Comme seule détente à l'accablement de son esprit, parfois, entre deux écrits pressés, de son pas furtif, elle allait contempler les roses prodigues de son jardin. Ou bien, elle accueillait une multitude d'enfants qui, à chaque renouveau, arrivaient vers son seuil, les mains pleines de tous les muguet du vallon. « Plus de » cent petits m'en ont apporté deux ou trois cents bouquets, écrivait-elle ; puis il en venait encore et encore ; ma maisonnette ne » pouvait plus les contenir !... » Les bambins, en effet, revenaient sans cesse à la charge, tandis qu'elle souriait malicieuse, attendrie et charmée. Quelle communion c'était alors, entre la touchante candeur de ces quatre-vingts ans révolus et celle de ces enfants ravis !... La bonne Comtesse leur échappait avec peine, pour s'engouffrer à nouveau dans la « chambre d'étude ».

Ah ! cette humble « chambre d'étude » blanchie à la chaux, simple comme une cellule monacale, c'est là que les amis ne pouvaient pénétrer sans être envahis d'un respect religieux, sans se sentir devenir meilleurs !... Là, entre l'antique foyer aux bûches flambantes et « la lampe à l'huile », s'élaborait le travail énorme et continu, la correspondance prodigieuse, les lectures et les études sur vingt questions diverses.

Là, toute douleur individuelle, toute détresse publique, toute poignante catastrophe trouvaient un long et profond retentissement !... Et c'étaient aussitôt des agitations sans fin, un froissement actif et angoissé de papiers, de lettres-express, de télégrammes, un envol de dons et de pages reconfortantes dans toutes les directions !

Souvent ces fièvres étaient suivies de départs inattendus, précipités et non moins fiévreux pour l'une ou l'autre destination proche ou lointaine, vers quelque congrès social ou humanitaire, partout enfin où quelque action prompte, quelque intervention opportune — le résultat fût-il mille fois douteux, — était seulement possible.

Mais d'ordinaire, au bout de ces journées ainsi remplies de nobles activités, venait, non le repos, mais un autre travail de l'âme, non moins épuisant : nouvel et ardent examen de la tâche accomplie, à compléter peut-être ou à parfaire ; longues veillées de la pensée recueillie et apitoyée, en arrêt sur les derniers arrivés de la tristesse humaine.

Et quels amers retours de conscience, quels remords, quels scrupules pour la moindre distraction, pour le moindre oubli survenu au cours de cet incroyable labeur journalier ! Au fond du fauteuil familial, le rêve se concentrait aigu, fécond en solutions précises, plein d'amertumes aussi devant les accablantes impossibilités, ou d'attendrissantes visions du souvenir suscitées par les contrastes du présent, de regrets, d'élan vers le passé cher, vers l'inaccessible idéal. Et la méditation, tristement se résolvait en une longue pression caressante sur la tête de « Lion », le chien favori, ce grand fidèle entre les fidèles, bien capable d'en sentir l'émotion pénétrante sans en comprendre la philosophique résignation.

Rarement avant une, deux ou même trois heures du matin, on voyait s'éteindre dans le vallon, la lampe solitaire, ce foyer de l'amour du prochain dont le rayonnement eût voulu embraser l'humanité entière.

II

Parfois, dans les heures de délassement occasionnel que Madame de Stainlein s'accordait au cours des beaux mois d'été, la petite propriété s'emplissait tout à coup d'une discrète rumeur joyeuse. Toutes les fenêtres s'ouvraient sur le feuillage, les roses et la verdure profonde. Quelques amis, revenus à Comblain comme vers l'oasis de paix et de rafraîchissement moral, étaient rassemblés dans le modeste salon. La bonne Comtesse, toute à tous, allait de l'un à l'autre, si vibrante, si visiblement heureuse de se sentir entourée d'intimité, qu'elle semblait, en ces heures fugitives, trouver comme un pâle reflet de son existence d'autrefois.